

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



## Le théâtre qu'on joue

André Dionne

Number 32, Winter 1983–1984

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/40047ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

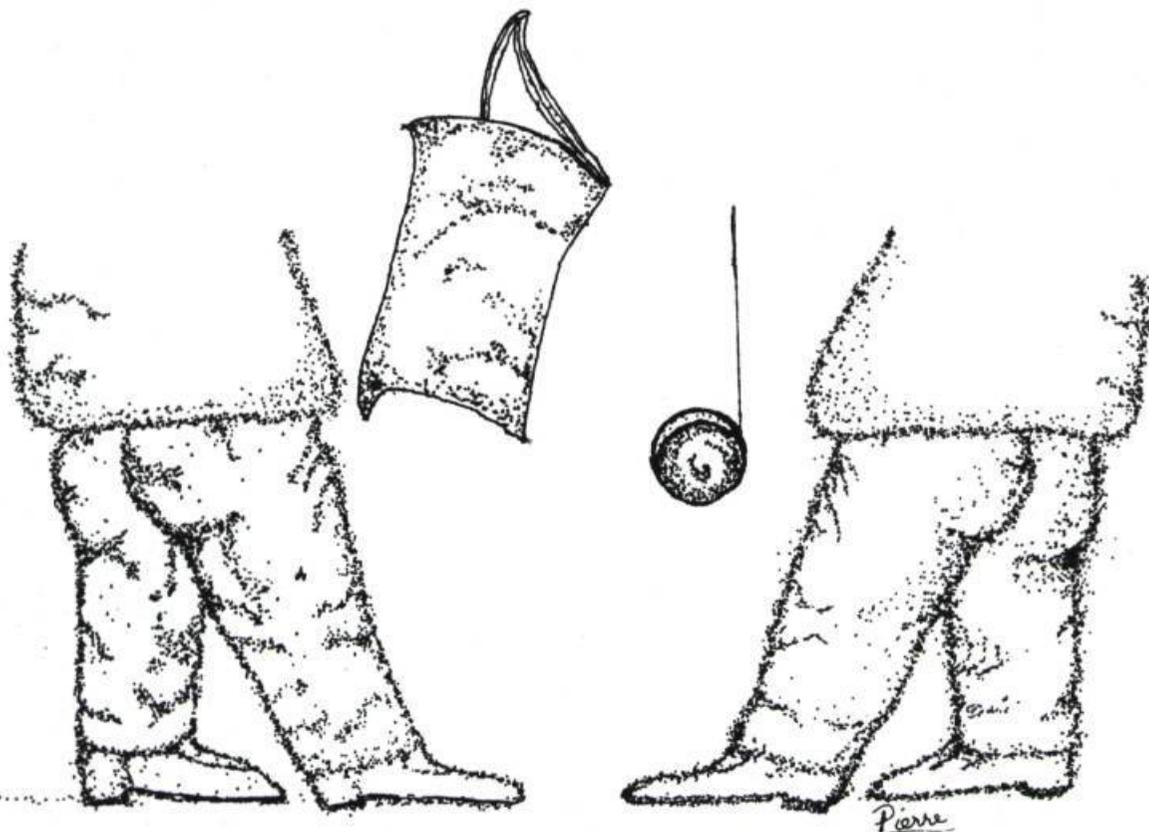
0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dionne, A. (1983). Review of [Le théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (32), 41–42.



**Opus contre nature**  
de Robert-Émile Audette  
à l'Eskabel

L'Eskabel qui se veut un théâtre non-conventionnel, nous présente presque toujours le même genre de spectacle. Les obsessions de cette troupe sont à ce point récurrentes qu'on se demande si dans l'emballage, il n'y a pas un conservatisme qui s'est installé. Qu'on parle de post-modernisme en utilisant toujours les mêmes mythes et les mêmes jeux me laisse sur mon appétit. (La nouveauté serait-elle non-renouvelable?) L'envers ou l'inverse? Voilà ce qui me semble être leur dilemme. Shakespeare ou Pascal? La position n'est jamais claire et cette *Opus contre nature* pose les mêmes questions pour déboucher sur le rêve androgyne.

Dans ce spectacle baroque, on ne sait trop ce qui prime entre «s'improviser» et «s'appriivoiser». Entre la fuite de l'étiquette ou l'anonymat du commun, les personnages s'empêtrent dans un esthétisme snobinard marqué au coin de l'agression. Et comme toujours à l'Eskabel, on se demande si les comédiens peuvent s'oublier pour incarner des personnages (— serait-ce une question de

**Le théâtre  
qu'on joue**  
par André Dionne



métier?). C'est plein d'éléments intéressants, mais on n'arrive pas à passer outre à l'amateurisme de certains effets qui sont devenus des clichés (je pense au nudisme) et des marques de commerce de cette troupe. Bref, ce spectacle nous restitue toutes les préoccupations de l'Eskabel: un mélange de trouvailles et de redites. Un droit à l'expression. Une autre façon de voir et de faire voir.

**Bienvenue aux dames,  
ladies welcome**  
de Jean-Raymond Marcoux  
au Théâtre d'Aujourd'hui

Il ne sera jamais facile de rendre à la scène toute l'étoffe de nos bâtisseurs de pays. Ceux qui vivent dans les extrêmes du nord et qui jouent avec l'extraordinaire de leur destin. Jean-Raymond Marcoux réussit presque son entreprise à cause de son sens de l'observation extraordinaire. Il a su capter l'essentiel de ces héros quotidiens, mais il y manque ce brin de tragique qui hantent ces «cow-boys du bulldozer». Nous attendons en vain ce lyrisme vulgaire et débordant qui s'échappe de toute saoulerie.

Au «Sept-Îles Inn», nous partageons la vie de quatre «gars de chantiers» qui, d'une bière à l'autre, nous émeuvent parfois en nous racontant leurs espoirs et leurs déboires. Autour de José, le fanfaron et le tendre, gravitent toutes les forces sauvages du pays à bâtir. Entre la mesquinerie et l'ingratitude, il y a surtout cette volonté de vivre à tout prix, d'appriivoiser la vie et les éléments qui viennent toujours la perturber. Dans cet univers d'hommes, les dames sont sans

doute bienvenues, mais il leur est difficile de s'imposer. La «waitress», Shirley, est plus souvent l'objet de farces «cochannes» que d'attentions véritables. Quant à l'autre femme, elle s'imposera une «vie de roulotte» pour être près de son mari. Tous ces hommes ont l'air de profiteurs et de géniteurs même si, sous la carapace, nous retrouvons une grande tendresse désemparée.

La mise en scène de Pierre Collin sert bien la pièce. C'est vivant, juste et parfois pathétique. Dommage que certains acteurs ne soient pas à la hauteur, mais le jeu de Murielle Dutil, Guy L'Écuyer et Marc Gélinas nous rappelle encore les plus beaux personnages du théâtre québécois.

## Bluff

de François Camirand et  
Claude Poissant  
une production de  
La Vitrine à la Licorne

Avec ce spectacle, nous plongeons au cœur d'un party plat (ou l'handicap du non-déroulement). Nous assistons à un coq-à-l'âne nerveux où chacun des personnages s'ennuie lui-même. Il faut boire pour devenir volubile et se penser intéressant. Quand «la vie est plate» et qu'on a le choix entre oublier sa réalité ou la vivre dans ses complexes, on se demande «je vas quoi?». La paranoïa guette. Et on n'arrive jamais à fêter autre chose que sa propre désolation devant le vide de son existence. Entre le *j'étais* et *je suis*, nulle différence. Les personnages sont prisonniers de leur difficulté d'être-bien-dans-leur-peau. Ils attendent le hasard qui enfin les délivrera et leur fournira une motivation.

Patricia, Louise, Josée et Marc ont entre 23 et 28 ans. C'est l'anniversaire de Josée, mais au fond on fête quoi? La vacuité des relations? La banalité de l'expression? L'appel du nouveau? Le désir de la surprise? Ou l'écoeurément du cul-de-sac? On ne sait pas vraiment. C'est l'expectative. On se montre. On bluffe. On s'imagine, mais sans vraiment se livrer et se libérer. Il y a de la panique dans l'air, mais toujours désamorcée. On respire dans le royaume du «mais» sans aborder les «si».

À partir de ce texte très coupant, René-Richard Cyr a conçu une mise en scène très syncopée qui agresse et réconcilie le spectateur témoin de son *jeu* et de son *je*. Et les acteurs sont si sincères qu'on en vient à se demander «qui joue quoi?».

## L'oeil rechargeable

de Michel Lemieux  
à l'Atelier continu

À Montréal, lorsque nous parlons de performeur, nous pensons à Michel Lemieux. Si les performances avaient l'habitude de ne durer qu'un soir, il semble que Lemieux veuille institutionnaliser un genre qui jusqu'ici s'était spécialisé dans la représentation unique. Sa «musique performance» se rapproche beaucoup du théâtre auquel il emprunte personnages, jeu et conception. Sa seule présence en scène nous rappelle les plus grands personnages du rock qui cultivent l'étonnement pour s'imposer et durer. Toutefois, Lemieux les surpasse en invention. Il manie si bien la magie de l'invention qu'on oublie toutes les références qui surgissent au détour d'un son et d'une image. C'est original et même génial à plusieurs moments.

Nous sommes en plein univers esthétique. L'oeil est sans cesse rechargé par le son qui devient visible et mobile. Michel Lemieux bouge sur scène avec tout le charme et l'élégance des grandes stars qui ne vivent que sur et pour les planches. Le monde urbain qu'il nous présente se nourrit d'absurde, de mécanique et de fausse modernité. Heureusement qu'il y a l'humour pour y échapper et l'esthétisme pour s'y réfugier. L'auteur sait très bien doser le charme de sa voix et l'élégance de ses mouvements. Il séduit par sa rigueur. Il envoûte par sa façon de désamorcer. Il s'impose par l'émotion et le formel. Le performatif reste irrécupérable. Sans définition. Marionnette de sa propre impulsion. Corps en devenir. Et redevable à tous les échos qui l'alimentent quotidiennement.

## Visite libre de Michel Faure au Quat'sous

S'il y a plusieurs auteurs qui ont fait du sous-Michel-Tremblay, Michel Faure, lui, écrit bêtement du sous-Robert-Thomas. Si la bourgeoisie française trône depuis la révolution de 1789, la nôtre n'est pas encore parvenue à s'imposer avec autant de caractère et de fausse sincérité. Westmount et Outremont sont encore les hauts lieux du vide et de l'hypocrisie et mettre les gens de ces milieux en scène n'offre aucun intérêt théâtral. (Ils n'arrivent qu'à jouer les valets d'un pouvoir qui les ridiculise.) Les personnages de *Visite libre* n'offrent que le triste spectacle de leur stupidité. Rien de senti. Rien d'imaginatif. Rien de nouveau dans ce petit royaume de cocufiés ennuyants et normalisés.

Une dame meurt d'une syncope chez son amant récemment devenu juge. Ce dernier la place au congélateur. Un agent immobilier organise une visite de sa maison. Le mari cocu s'amène... Et tout ça enrobé dans un langage faux et anodin. Voilà l'ennui d'une pseudo-intrigue policière de catégorie C... En fait, tout est artificiel dans cette pièce. La mise en scène de Richard Martin accentue la niaiserie de ce jeu où les comédiens n'arrivent pas à rendre leur personnage crédible.

Nous sommes devant une discussion-de-chaise-à-la-française qui n'a rien d'intéressant puisque ce genre n'est rempli que de piètres figurants. Ils n'ont aucun talent pour jouer adroitement et d'une façon distanciée le vide de leur existence.